

La caille à la Talleyrand : (gourmandise)

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 46

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194581>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

conteintà què l'autro. S'on tsertsè à l'eimbéguinà et qu'on sè laissè preindre, on ne vo fourré pas ào cliou; mà po on hommo qu'a on pou dè vergogne, l'est rudo eimbéteint dè s'ourè repodzi dâi too pè sa fenna.

Djan Bamboué est on bravo hommo; mà ne portè pas lè tsaussès pè l'hotò, et lài sè tint coumeint on tsat derrâi la pliaqua quand n'est pas d'obedzi d'être défrou. L'autro dzo, tandi qu'on parlâvè tant dè cé Betezu, l'avâi on einviâ dâo diablo d'allâ dévâi lo né tant qu'à la pinta po lài sè trova on momeint avoué lè z'amis, et po agottâ lo nové; mà n'ousâvè pas lo derè à la Marienne. Adon, po lài poâi allâ, ye ruminè on estiusa et fâ à sa fenna :

— On m'a de que Sami à Bringue étâi malado, et faut que y'aulo lài fèrè onna vesita, kâ l'est bin soveint venu mè vairè quand y'avé mau ào pi. Et li qu'est vi coumeint on pesson dussè rudo s'einnoyi dein son lhi.

— Bin se te vâo, lài repond sa fenna, mà ne resta pas trào grandteimps et baille la bouna-né à la Françoise.

Quand l'a z'u gouvernâ et tot reduit, l'a alluma son tourdzon et l'est parti..... na pas tsi Sami, que n'étâi pas mé malâdo què lo pont nâovo, mà ào cabaret iò lo Sami dévessâi sè trovâ assebin, et on iadzo attrablia, adieu la Marienne et l'hotò, et vive la joie! que ma fâi l'étâi quasu la miné quand rabordâ. Et po ne pas être bramâ pè sa pernetta, lài fâ :

— Cé pourro Sami a étâ rudo conteint dè mè vairè, et coumeint cein lài fasâi pliési, su restâ tant qu'ora.

— Et qu'a-te?

— Eh bin, po derè la vretâ, on ein sâ rein ào su; n'a rein d'acquouet et tot lài fâ mau. L'est mau fottu, quiet!

La Marienne que droumessâi à mâiti, sè revirè su lo coussin et sè remet à pionci.

Lo leindéman, m'einlévine se le ne reincontrè pas la Françoise, ein alleint à la boutequa.

— Et ce pourro Sami, coumeint va te? se le lài fâ?

— Mâ va bin, Dieu sâi bény, se repond la Françoise tot ébayâ. Et ton Djan? Sami m'a de que n'étâi rein bin.

— Mâ Djan va bin, du que l'est z'u tsi vo hier à né po trovâ Sami.

— Mâ l'est Sami qu'est z'u tsi vo?

— Nefâ! Djan m'a de que Sami étâi malado et que lo volliâvè allâ trovâ.

— Eh bin l'est bouna cliiaque! Sami m'a de lo mémo affèrè dè Djan.

— Eh cliâo tsaravoutès! vâo tou frémâ que sont z'u pè lo cabaret?

— Dè bio savâi!

— Ora, comptâ su cliâo bougro d'hommo!

Ma fâi, ein arveint à l'hotò, lè duè pernettès ein ont de l'allâre et la revegnâ à l'ho z'hommo qu'ont peinsâ que po

lè fèrè botsi pe vito, ne faillâi pas repipâ on mot. L'est cein que l'ont fè, mà vo pâodè comptâ que l'ont z'u à tsacon onna bouna ratélaie, que cein est portant onco la fauta ào Betezu.

Funérailles russes.

A l'occasion de la mort du tsar et des pompeuses funérailles qu'on vient de lui faire, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant quelques curieux détails sur les cérémonies en usage chez le peuple russe, dans les funérailles.

« Le corps doit séjourner dans la maison trois jours, en commémoration de la résurrection de Jésus-Christ. Même avant la visite du médecin chargé de constater le décès, il est revêtu de linge et de vêtements et étendu sur le lit, les yeux fermés, les mains croisées. Les rideaux sont baissés, et les images saintes, qui sont habituellement suspendues dans un angle de la chambre à coucher et dans la salle à manger, sont placées sur une table recouverte d'un linge, entre deux cierges, avec le livre saint.

« La veillée commence. Les parents du défunt, qui se mettent immédiatement à la disposition de la famille, lisent les psaumes de David et se remplacent à tour de rôle, sans jamais discontinuer. Le prêtre et le diacre viennent officier généralement deux fois par jour, au domicile, où les amis intimes sont conviés.

« A la fin de ce service, le prêtre, ceux qui l'assistent et toutes les personnes présentes s'approchent du défunt et le baisent sur le front.

« Pendant toute cette cérémonie, les assistants tiennent un cierge dans leur main dégantée.

« Notons ce dernier détail. Il faut, quand on pénètre dans une église russe, avoir la main droite dégantée. C'est là une règle absolue qui s'implique par le fait que la peau animale, étant considérée comme impure, la main dont on fait le signe de la croix n'en doit pas être recouverte.

« A l'expiration des trois jours, le corps est transporté à l'église. Le visage du défunt est découvert et les assistants le baisent une dernière fois en signe d'adieu. (Echo de la semaine).

La caille à la Talleyrand.

(GOURMANDISE)

Sous ce titre, lisez un peu ce que nous dit, dans l'*Almanach illustré de la famille*, ce gourmet de Fulbert-Dumonteil :

« Vous prenez une jolie petite caille, finement truffée et légèrement attendrie dans du champagne. Très délicatement, vous l'introduisez dans une poule de la Bresse, recousue avec soin et beurrée au pinceau.

» Puis vous mettez à son tour la poule et sa caille dans un énorme dindon du Berri. Tâchez qu'il soit de la Châtre ou de Châteauroux. Le tout sera proprement embroché devant un grand feu tout flambant.

» Qu'arrive-t-il? Tout le jus du dindon est absorbé par la poule et le jus de la poule par la caille...

» Au bout de deux heures, vous débroschez vos trois bêtes en une seule bête et vous placez cette trinité fumante sur un grand plat. Vous tirez la poularde de dedans le dindon et la caille de dedans la poule.

» La caille! Faut-il bien dire, la caille! Ce manger est si parfumé, si délicieux, si supérieur à toutes choses qu'il n'a vraiment plus de nom. A côté de cette bouchée incomparable, les fameuses grives de Barras ne seraient que d'humiles mauviettes.

Vous prendrez donc cette caille sans rivale, comme vous toucheriez à quelque sainte relique, et vous la posez, toute fumante, toute parfumée, sur une rôtière croustillante, dorée dans le plus fin beurre de Gournay. »

Premiers froids.

Lorsqu'elle entendit sonner la pendule, ses larmes redoublèrent. Déjà, à peine après six mois de mariage, Louis se dérangeait. Hier, il n'était rentré qu'à sept heures et voilà qu'aujourd'hui il rentrait plus tard encore!

Dans les premiers temps de leur union, vingt minutes lui suffisaient pour venir de son bureau, et il se plaignait que c'était loin. Maintenant il mettait une heure entière et ne maugréait jamais plus contre la distance. Décidément il changeait.

Elle songeait ainsi, tassée sur le grand fauteuil de reps rouge, près de la fenêtre à balcon où des fleurs automnales achevaient de se déflurir.

Au milieu de la pièce, la table était mise, la soupière au milieu, deux couverts face à face.

Tout à coup, la jeune femme sursauta. Un pas avait retenti sur le palier.

— C'est lui! dit-elle.

Elle essuya vivement ses yeux et redressa son buste.

Louis entra.

— Comment! fit-il, jetant un coup d'œil vers la cheminée, pas de feu!

— Du feu! s'exclama-t-elle, stupéfaite.

— Eh oui! on croirait entrer dans une glacière, ici.

— Moi, j'ai assez chaud.

— Tu n'es plus frileuse! Depuis quand?... Brrrr! Moi, je suis gelé.

Elle le regarda de bas en haut, puis elle lui décocha, méprisante:

— Tu as l'air assez bête, va, à t'efforcer de grelotter!

— Pas plus que toi à faire la réchauffée avec tes joues qui bleuissent et ton nez qui enfie!

Vexée, elle éclata en sanglots:

— Oui... Oui... Je m'aperçois bien... Tu ne m'aimes plus!... Tu as assez de moi...